TOME 2 - Négociations sous haute-tension

L'ODYSSEE D'UN ANONYME

A'DAM

EDILIVRE.com

A’DAM

L’odyssée d’un anonyme

Tome 2

Négociations sous haute tension

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS
175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis
Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4434-9
Dépôt légal : Janvier 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

Sommaire

AVERTISSEMENT 7
PREMIER CHAPITRE 23
DEUXIÈME CHAPITRE..... 43
TROISIÈME CHAPITRE 53
QUATRIÈME CHAPITRE..... 69
CINQUIÈME CHAPITRE 87
SIXIÈME CHAPITRE 111
SEPTIÈME CHAPITRE 129
HUITIÈME CHAPITRE 141
NEUVIÈME CHAPITRE..... 149
DIXIÈME CHAPITRE..... 169
ONZIÈME CHAPITRE 181
DOUZIÈME CHAPITRE..... 191
TREIZIÈME CHAPITRE 211
QUATORZIÈME CHAPITRE..... 239
QUINZIÈME CHAPITRE 253

SEIZIÈME CHAPITRE..... 279
DIX-SEPTIÈME CHAPITRE 293
CHAPITRE DIX-HUIT..... 307
CHAPITRE DIX-NEUF..... 327
CHAPITRE VINGT 347
CHAPITRE VINGT ET UN..... 359
CHAPITRE VINGT-DEUX..... 377
CHAPITRE VINGT-TROIS 389
CHAPITRE VINGT-QUATRE..... 415
CHAPITRE VINGT-CINQ 429
CHAPITRE VINGT-SIX..... 437

AVERTISSEMENT

Être ou ne pas être, là est toute la question ? Ce n'est pas nouveau, car un sujet britannique se l'était déjà posée il y a un bon bout de temps.

Casse-cou je l'ai été, intrépide aussi et imprudent davantage encore.

Et pour avoir agi avec imprudence, j'ai dû en subir toutes les conséquences, pour lesquelles j'ai dû boire la coupe jusqu'à la lie.

Conscient de ce terrible constat, pour m'en sortir et survivre, j'ai dû réagir comme un renard, c'est-à-dire avec prudence.

Mais aujourd'hui, force est de constater que cela n'a pas marché ! Pourquoi me direz-vous ? – parce que moi, je n'ai pas changé, je suis toujours en conflit avec moi-même !

Mais afin de pouvoir écrire en toute liberté cette aventure humaine, je me suis interdit de prendre tout dogme humain ou tabou puritain en considération, de même pour la fausse modestie et toutes les règles imposées par les hommes. Et ce, que cela soit dans les mots, phrases, noms ainsi que dans les faits et circonstances.

Cependant, je suis obligé d'être prudent dans ce que j'écris. Car il se pourrait qu'en parcourant cette aventure, vous soyez saisis par le doute et la stupéfaction et ce, je me répète, tant pour les mots, lieux, noms et faits insérés dans la narration en les estimant par trop farfelus ou provenant d'une imagination débordante.

Et pourtant, car il y a un pourtant, cet écrit est un récit chronologique de « l'avant », du « présent » et de « l'après ».

Alors, qu'en est-il ? – Vous, lecteur, que vous considériez cette aventure humaine comme une fiction peu plausible ou irréelle, cela ne me dérange pas. C'est bien.

Oui, tout est bien pour au temps que celle-ci ait atteint son but, en aiguillonnant votre curiosité et le discernement nécessaire pour vous distraire par la même occasion.

À vous de choisir maintenant, je ne peux le faire à votre place.

La guerre du silence

Une vraie guerre sans merci se déroule à l'insu de tous. Pour la plupart des gens, elle n'existe pas. Elle est tellement omniprésente et vaudevillesque qu'elle passe inaperçue.

Tournée en ridicule par le cinéma et les feuilletons télévisés, elle n'inspire plus que de l'indifférence. Et nous, tout autant que nous sommes, nous applaudissons, nous en redemandons.

Cependant, beaucoup y ont laissé leur vie ou ont tout simplement disparu.

Comme aucune de ces personnes n'a une existence officielle, pour raison d'État, on n'en parle pas.

Que cette raison soit bonne ou mauvaise.

Que dire de l'homme, l'humain ??

Dès l'apparition de l'homme sur terre, le sang n'a cessé de se répandre en abondance. Celui-ci est doté d'un cerveau qu'il développe dès sa naissance mais pas toujours à bon escient.

Il a compris très vite qu'en étouffant sa conscience il était de loin préférable de la laisser dans l'ignorance et qu'il avait tout avantage à être le dominant en assujettissant les autres.

Il s'impliqua dès lors à imposer sa loi, celle du plus fort. Et pour y arriver, il évoqua diverses raisons afin de justifier ses actions. Soit un idéal, une divinité ou une statue ou un symbole, même celle d'une ethnie, d'une tribu ou d'un État.

Il généra la peur dans le but de s'assurer le pouvoir sans vergogne.

Il garda ce pouvoir s'il le fallait au prix du sang.

INTERVENANTS Ordre approximatif d'apparition		
1	Marc D'ASSIERES	Aspirant, puis enseigne de vaisseau, ensuite lieutenant de corvette
2	Armand DESSAN	Ami d'enfance, même grade que Marc
3	René SOUSSOIS	Enseigne de vaisseau, grand, mince, discret
4	Louis JAVAN	Officier mécanicien
5	Henri KERVAN	Officier de pont
6	Samy PLUMEK	Remplace Soussois à bord. Deviendra plus tard mon superviseur à la section d'Élite
7	Hervé de KERVELON	L'un de mes directeurs de formation +/- 40 ans, grand, sec, autoritaire
8	Hu VAN TONG	Chinois d'origine, quartier-maître. Sera mon maître dans l'art du combat
9	Loïc CHAMPENAY	Capitaine de vaisseau, Attaché militaire à Tokyo
10	Dan Mc. AWAY	Couverture : Attaché commercial Ambassade USA Très grand et costaud, désinvolte et rigolo
11	Van DUFFELL	Petit maigre au regard fuyant, très intelligent dit le Hollandais
12	Yoko TONAKA	Famille militaire, descendante de Samouraï, secrétaire, traductrice belle et intelligente
13	Piet VANLOO	Barbouze, pseudo-chauffeur secrétaire de VAN DUFFELL
14	JO	Australien, large, épais, petit et vif,

	(Joseph Kobiach)	rapide à réagir Ex-adjudant de l'armée Australienne
15	Paul DOMINIO	Aumônier Ambassade des USA
16	Sergueï KARKOFF	Colonel URSS Visage en lame de couteau, yeux gris acier
17	LIEM	Coréen, homme de confiance de Jo, petit et mince, Spécialiste en arts martiaux
18	YEUNG-LI	Chinois de Hong Kong, petit et calme, probablement mafieux
19	AKIKO (ma mère)	La tante de Yoko qui l'a élevée, originaire de Chiba,
20	WUH	Coréen du Nord, dissident de la chaîne des hautes montagnes, prof. d'Université, manipulateur
21	TAKAHIDO	Industriel japonais, patron de Yoko, petit, rondouillard et rigolo
22	THAÏ TANG PHI	Industriel coréen, ami de Takahido
23	ANH TAM NGUYEN	Coréen du sud ?, garde du corps de Takahido, il prétend me connaître, nous devenons amis
24	LANGEAIS	Compatriote, +/-50 ans, grand, distingué, propriétaire d'OASIS
25	SAI et SUE	Toutes deux amies de Yoko, ont effectué leurs études ensemble
26 *	Jean-Baptiste de RIEUX	Petit, sec, veut paraître insignifiant
27 *	Albert DUBOIS	M. Personne – c'est lui qui m'avait appris à me servir de mon cerveau comme de tiroirs
28	Serge HENGOF	remplace Soussois

29	TAKAYO (le géant)	1,95 m, des bras comme de cuisses, le patron du King dit le Bui-Bui
30	LE KING	Q. G. de mon copain Armand et les hommes
31	EVARISTE	Garde-corps et homme de confiance de Dubois
32	JACQUELINE	Très jolie femme fortunée qui souhaite que je sois son homme
33	LEGRAIN	Sergent-major, a l'entière confiance de M. Dubois
34	ANDRÉE	Attachée au bureau de renseignements, considérée comme délieuse de langues
35	MARCO JANSENS	Adjudant au parc, ex-légionnaire, énigmatique et arrogant
36	HUBERT	Insignifiant d'apparence, mais qui a accès aux dossiers confidentiels, il m'accompagne en partie en Autriche
37	ANNE	Jolie blonde aux cheveux d'ange, yeux noisette (rencontrée à Klagenfurt)
38	L'AVOCAT (Dandois)	Edgar Dandois, major, faciès de fouineur au regard malicieux
39	ISIDORE	Chauffeur barbouze de l'avocat, grand, large et musclé
40	MARIE	Ravissante rousse aux yeux émeraude – tueuse professionnelle
41	RAYMOND	Père de Jacqueline
42	SIMON	Souhaite être ma première gâchette
43	Charles d'Ambremont d'Assy Vicomte	Vicomte de nom, rencontré en prison

44	les parents de Yoko	

Tous deux connaissaient très bien ma famille, ainsi que mon père et mon oncle.

L'HISTOIRE SUCCINCTE

Juste après l'aurore, un mois de juin, un homme déambulait dans le calme de la campagne.

Il marchait la tête baissée, les yeux parfois dirigés vers le ciel. Il soupirait profondément, en continuant sa route dans l'indifférence la plus totale : il était en train de faire le bilan de sa vie.

Seul son esprit était en éveil et il se demandait, pour quelle raison, tout ce qu'il avait planifié depuis l'adolescence, se réalisait à l'opposé de ce qu'il eut souhaité.

« Moi, se disait-il, j'avais effectué avec acharnement mes études afin de réaliser une carrière militaire en tant qu'officier de marine et j'avais décidé de passer une vie sans trop de soucis.

Je me croyais maître de ma destinée et prévoyais de n'avoir qu'à naviguer, une fille dans chaque port…

Pourquoi tout a-t-il basculé alors que la réussite était au bout du chemin ? »

Même si cet homme avait prévu sa destinée, comment aurait-il pu deviner que depuis un certain temps déjà, d'autres le dirigeaient vers un avenir imprévisible ? Cela, il le comprit bien trop tard.

Sa vie allait devenir un chaos par rapport à ses prévisions de jeunesse. Il fut confronté au hasard, au danger et à l'aventure. Il ne put s'empêcher de parcourir des chemins incontournables, de fréquenter

un milieu où régnaient intrigues, terreurs, manipulations, manigances, trahisons et violences à chaque pas. Lui qui voulait garder un esprit intègre et loyal, fut dans l'obligation d'exécuter des ordres en silence, dans l'ombre et dans les méandres d'affaires ténébreuses qui lui étaient totalement dissimulées.

Toutefois, à côté de sa vie aventureuse, il connut un amour fou et inoubliable ; c'est à cette femme qu'il pensait avec tellement d'intensité que les larmes lui coulaient sur le visage.

Soudain, il lança un cri de désespoir tel un animal blessé « YOKO où es-tu, mon aimée ? » et intérieurement, la voix de YOKO se fit entendre « je suis là mon amour, je suis en toi pour toujours ».

Cet homme était-il fou ? Je ne le pense pas et c'est son histoire que je me permets de coucher sur le papier, mot après mot.

Dans le contenu du roman, vous vous délecterez de certaines anecdotes remplies d'humour.

Elles sont l'œuvre d'un clown qui, derrière son masque, faisait rire les autres tout en dissimulant ses angoisses et sa tristesse.

Yoko et Marc étaient follement amoureux l'un de l'autre, mais ils savaient aussi que des barrières seraient placées pour les détruire à cause de circonstances extérieures et indépendamment de leur volonté. Et lorsque l'angoisse les surprenait ils faisaient les clowns et s'aimaient davantage. Chaque jour, ils volaient des secondes, des minutes et des heures au temps à venir. Leur amour réciproque fut d'une telle puissance que leur corps et leur esprit fusionnèrent : ils n'étaient plus qu'un seul corps et un esprit. Cette passion était si intense qu'elle dépassait

l'imaginaire. Qui peut comprendre cela sans l'avoir vécu ?

Dans la substance de ce livre, il y a des vérités : la vôtre, la sienne et la mienne et probablement d'autres encore. Il vous appartient de les déceler et de les découvrir : pour comprendre ce récit, on ne peut le lire comme un magazine. Dès le début, votre imagination doit être totalement ouverte et malléable ; je vous laisse donc créer des décors, des lieux, des paysages et des personnages que vous adopterez au fur et à mesure des circonstances et des faits.

Je puis vous assurer que si vous déchiffrez et décodez les messages, vous aurez l'avantage de découvrir votre vérité. Sachez donc, qu'après cette lecture, vous ne serez plus la même personne. Attendez-vous, grâce au pouvoir de votre imagination, à ce que tout ce qui vous entoure devienne discernable.

RÉFLEXION

Il est illusoire de se croire meilleur qu'auparavant, car, si vous jetez un regard sur l'histoire humaine, vous constaterez que les peuples d'aujourd'hui ne valent guère mieux que ceux d'autrefois. L'objectif de la race humaine n'est autre que le pouvoir, gardé bien souvent dans un climat de peur afin que la « masse populaire » soit muselée.

Que dire également de la manipulation de cette même masse ou d'un pauvre individu, qui n'est souvent pas conscient de la gravité de ce qui lui arrive ? Autour de cette victime plane une atmosphère feutrée, emplie de silences lourds, et elle est souvent considérée comme une quantité négligeable. Et si l'on en parle, c'est par un soi-disant malencontreux hasard et uniquement par indiscrétion, voulue ou non.

Afin que vous le sachiez, mon langage scriptural n'est pas celui d'un écrivain, ni même celui d'un romancier, mais celui d'un homme qui narre le vécu d'un autre.

CET HOMME QUI ÉTAIT-IL ?

La vie de cet homme, sans qu'il ne le sache, était jalonnée d'avance de barrières cachées où ne régnaient que fourberies et intrigues, compliments fallacieux destinés à le convaincre d'accepter de parcourir des chemins étranges, en illustrant de manière impressionnante les avantages, tout en éludant les désagréments et les dangers.

Notre homme, issu d'une famille disloquée suite aux conséquences de la guerre, n'était ni riche ni pauvre ! Mais un idéaliste comme son père.

Un jour, sa hiérarchie lui présenta sur un plateau un pont d'or, mais en fait ce n'était que de la dorure étincelante. En acceptant cette offre alléchante, il accepta l'inacceptable.

Cependant, afin de comprendre et de saisir toutes les finesses du présent écrit, il est important de maintenir ensemble tous les éléments et événements, même ceux qui pourraient sembler contradictoires.

NÉGOCIATIONS SOUS HAUTE TENSION

La stratégie élaborée d'une partie de poker complètement truquée avec des tricheurs pour que le colonel Sergeï Karkoff, dit « lame de couteau » soit sous mon emprise et à ma botte ne me disait rien qui vaille. Cet homme était plus malin qu'un singe et de surcroît dangereux comme un cobra. Cela me triturait fortement les méninges au point que mes pensées s'égaraient en tous sens et perturbaient ma réflexion. Mon code d'honneur en prenait un coup, moi, obligé de tricher pour gagner, j'en étais malade.

Comme je le prévoyais, c'est au moment que je m'y attendais le moins que mes pensées se sont entrechoquées en effectuant un revirement vers les années 1956 !

Après un déferlement rapide des images, elles s'arrêtèrent sur la silhouette d'un jeune lieutenant de marine fraîchement sorti de l'École navale ! Il s'agissait de Marc D'Assieres,

L'image de ce jeune homme en uniforme était assez révélatrice. Dans son regard bleu d'aventurier, on pouvait discerner la détermination de ce qu'il espérait pour sa carrière et son avenir.

La prestance et l'assurance qu'il dégageait ne laissaient supposer rien de bon pour qu'il soit à l'abri de l'autosatisfaction qui mettait à mal toutes les illusions d'un plan sans failles prévoyant tout de sa vie future.

Mais ce qu'il ne savait pas, c'est que d'autres avaient depuis longtemps, très longtemps, la mainmise sur sa destinée, ce qui l'orienterait à coup sûr vers des chemins inconnus où tout est imprévisible. Mais la manipulation dont il était l'objet était déjà de mise bien avant 1956 !

Après un bourrage de crâne assez conséquent pendant un temps assez long, le moment, sans qu'il ne le sache, de son dressage était arrivé.

Alors, comme un chien de garde qu'on dresse, on lui a inculqué d'exécuter les ordres sans les discuter. Afin qu'il soit parfaitement conditionné, il a été initié à outrance aux sports de combat. Puis suivirent d'autres formations telles que la mémorisation, le langage, la négociation etc.

Il se posa toujours la question « mais que me veulent-ils ? » Quand sa hiérarchie estima que son façonnage était suffisant et qu'il était prêt à répondre à toutes éventualités, d'un petit coup de pouce, on ne sait pas d'où il venait, elle le faisait très vite monter en grade et il fut envoyé au Japon. Il reçut le titre un peu pompeux de relation publique d'Ambassade et de bonne foi, il y a cru. Pourtant, si dès son arrivée au pays du « Soleil levant » tout baignait, – une affectation privilégiée –, il ne lui fallut pas longtemps pour s'apercevoir que ce n'était qu'un miroir aux alouettes, qu'il se trouvait au beau milieu d'un champ de mines et que quelqu'un voulait sa peau, quel qu'en soit le prix.

Déçu car il redoutait ce qu'il allait devenir, tout en regrettant ce qu'il avait espéré être tout simplement un jour : un pacha !

La seule consolation dont il disposait était comme un baume et donnait pour la première fois un sens à sa vie ; c'était Yoko, la fille du « pays du Soleil levant » qu'il aimait profondément.

Chaque fois que l'amertume et la tristesse l'étreignaient, il disait : « Ah, si je n'avais pas accepté cette mission, jamais je n'aurais rencontré Yoko, la femme de ma vie à laquelle mon âme est Attachée ! »

Alors convaincu que son choix était de loin le meilleur, il se réalisait en mettant un point d'honneur à mener à bien la mission qui lui avait été confiée. Il allait de l'avant en faisant revenir devant ses yeux le beau visage de Yoko.

Soudain, comme dans un mauvais rêve, le visage de Yoko disparut puis une voix lointaine lui dit :

– Marc, reviens parmi nous !

Wuh, en posant délicatement ses mains sur ma tête dit :

Que tout redevienne normal en toi, ne joue pas ainsi avec ta vie en pratiquant l'autohypnose jusqu'à la frontière de la vie et de la mort, ta vie ne t'appartient pas. Il est heureux pour toi que j'en connaisse les principes pour en avoir reçu l'initiation. Pour moi c'est naturel puisque je suis un Chinois originaire des hautes montagnes, mais pour un Occidental comme toi, là je me pose la question Marc, comment peut-on avoir la maîtrise sans avoir été initié ?

– Je l'ai été Wuh, mon maître Hu Vantong était d'origine chinoise, spécialiste des arts martiaux et en ce qui concerne la concentration et le transcendantal, avec lui, quand j'étais arrivé à ce que j'estimais mes limites, il fallait chaque fois que je les dépasse, je n'avais pas le choix.

PREMIER CHAPITRE

Pour la mise à genoux de Karkoff dans l'arène
Retour chez nous, après avoir mis Karkoff à genoux,
Yoko m'offre une chevalière sertie
d'une pierre bleue.
J'offre à Yoko la parure de bijoux.

Les explications de Wuh avaient pris un certain temps, il était temps de partir à ce rendez-vous avec Karkoff. J'appréhendais le moment à venir.

Le patron (le géant) du bui-bui, vint vers moi, et me fit l'accolade comme on le fait pour un frère d'armes. Liem et moi nous sommes dirigés en voiture vers le lieu convenu, afin d'effectuer la partie de poker tronquée au désavantage de Karkoff.

Si Liem était confiant et serein, moi j'étais très mal à l'aise, car ce genre de magouille me semblait tiré par les cheveux, et cela ne laissait rien prévoir de bon.

Liem me déposa à quelques dizaines de mètres du lieu où j'avais rendez-vous, et me dit où se trouverait le véhicule en cas de pépin.

– Mais, ajouta-t-il, ne t'inquiète de rien, cela marchera comme sur des roulettes, et deux de mes

hommes sont déjà sur place. Dans un quart d'heure, je serai présent.

Je constatai en entrant dans l'établissement, que Karkoff y était déjà. En m'apercevant, il vint à ma rencontre et me salua (je me dis « c'est un crabe cet homme »).

– Je ne savais pas que vous étiez « joueur », Monsieur D'Assieres ?

– Oh Monsieur Karkoff, j'aime me distraire, mais j'ai encore beaucoup à apprendre.

Et je me suis rendu compte que mon copain, avec les autres, avait tout chronométré à la seconde près.

– Deux joueurs sont déjà présents, me dit-il, je vous les présente.

Et je les ai salués comme si je ne les connaissais pas.

Le gros s'assit face à Wuh, je me suis installé face à Karkoff, le cinquième partenaire se présenta et s'installa entre le gros et moi, tel que prévu.

Karkoff, imposa les règles de la partie, et fixa la mise à 20 $ au minimum.

– Ici tout se paie au grand comptant ! Êtes-vous d'accord ?

Et en chœur, nous avons confirmé ses règles. Si tous étaient relaxes, j'avoue que j'avais les chocottes.

Le caissier de la boîte vint à notre table et distribua les jetons, suivant le montant d'argent que chacun lui avait remis. J'ai fait le vide en moi, afin de me concentrer sur cette partie.

– Sommes-nous prêts ?

Tous, nous avons marqué notre accord, la partie pouvait commencer.

J’avais beau me concentrer au maximum, après cinq tours de table, il ne me restait plus que 300 $.

Karkoff jubilait en me disant :

– Attention ! Monsieur d’Assieres, vous êtes presque lessivé. Je me vois dans l’obligation de vous rappeler que tout se paie comptant, les gains comme les pertes. Il ricanait en me le disant.

Le ton, était donné. (Attends un peu, le revers de la médaille arrive).

Whu distribua les cartes. Compulsant mes cartes, 4 rois et un 9, j’ai déposé le 9 en demandant une carte. J’ai reçu une dame. J’ai misé le pot de jetons pour 100 $. Karkoff scruta mon visage pour savoir si je bluffais ou non, les autres suivirent.

Le pot alors était de 800 $, j’ai ajouté 200 $ et les partenaires suivirent aussi.

Le pot monta à 2 400 $.

Karkoff a-t-il eu peur, ou peut-être n’avait-il rien dans son jeu mais à mon grand étonnement, personne ne suivit. J’étais renfloué en ramassant le pot 2 400 $.

– Vous avez bluffé ? me dit Karkoff.

– Peut-être, dis-je.

J’ai ramassé les cartes, les ai mélangées et distribuées à chaque partenaire.

Mon jeu ne fut rien de terrible, une paire de 10 et des cacahuètes, j’ai passé comme convenu. Mon voisin de gauche distribua à son tour, et cette fois encore j’ai passé la main, je n’osais pas risquer l’argent qui ne m’appartenait pas.

Le gros à bijoux distribua et j’ai reçu un full aux as, j’ai demandé deux cartes en ayant déposé les deux dames, et misé de 200 $, et en retour, j’ai reçu

le quatrième as. Plus un roi, et j'ai relancé de 500 $; mon voisin de gauche passa, ainsi que le gros à bijoux. Karkoff me dit :

– Vous bluffez Monsieur D'Assieres ?

– Encore une fois Monsieur Karkoff, peut-être.

– Non, dit-il j'en suis certain, vous bluffez, et je veux voir votre jeu et je dépose dans le pot 700 $ + 200 $ pour voir.

Wuh fit de même, ce qui faisait un pot de 4 900 $ (j'avais chaud, très chaud) plus 1 800 $ de jetons, soit un total disponible de 6 700 $.

– J'ai déposé dit Karkoff, posez votre jeu sur table. En le voyant, il fulmina de rage. J'étais renfloué, je respirais un peu mieux, et petit à petit, $ par $, avec les cartes que les manipulateurs me donnaient, je grignotais les plumes du… de Karkoff qui s'énervait fortement.

Le partenaire à ma gauche se leva, en disant :

– Le jeu devient trop conséquent pour ma bourse, je me retire.

Wuh, distribua normalement, c'était le gros aux bijoux qui trafiquait les donnes, et c'était encore cette fois à son tour. Il distribua. En regardant mon jeu, j'ai écarté deux cartes. Je reçus deux nouvelles, avec lesquelles j'avais en mains une « couleur » à hauteur du roi de trèfle. J'ai déposé ma mise, et les autres également.

Le nouveau pot avait atteint les 1 800 $. Je me dis, j'en ai marre, je bluffe : 300+300 $.

Le gros aux bijoux, comme convenu, ce retirât, en disant le jeu est trop gros pour moi.

600 $ plus 400 $ pour Karkoff. Wuh fit de même, le pot atteignait 4 400 $ plus ma réserve de jetons, soit un total de 11 000 $.

J'ai annoncé mon jeu tout en le déposant sur la table.

Karkoff avait du mal à se contenir, quand il jeta son jeu sur la table, en criant :

– Vous avez bluffé, Monsieur D'Assieres.

Et sans rien dire, j'ai ramassé le pot, sans jamais quitter des yeux Karkoff, en ayant un petit sourire moqueur.

Maintenant, je savais que le moment choisi par Wuh arrivait, encore un tour et cela serait à lui de distribuer les cartes.

– Un instant, s'il vous plaît Monsieur Karkoff ! Je fis signe au chef de salle, en lui chuchotant mais assez haut pour que Karkoff l'entende :

– Quel est le crédit à ma disposition ?

– 5 000 $!

– Alors, Monsieur, apportez-moi les jetons pour cette valeur, merci.

Karkoff devenait agressif et me dit :

– Vous faites des messes basses Monsieur D'Assieres ?

– Oh, non Monsieur Karkoff, gardez votre sang-froid, et ne vous mêlez pas de choses qui ne vous regardent pas !

Il en devint rouge de rage, il avait des difficultés à se contenir, c'était l'un des premiers objectifs, l'autre ne tarderait pas à suivre.

Le tour de Wuh est venu, il distribua les cartes. J'ai reçu l'as, le roi et la dame de cœur. Puis le sept et le neuf de pique, et j'écartai les deux dernières.

J’en reçus deux autres. Comme par hasard, ce Wuh, était un artiste dans son genre, car je reçus le valet et le dix de cœur.

Je me demandais ce que Karkoff avait comme jeu, je m’en inquiétais un peu, l’eau m’en coulait dans le dos, et puis zut après tout, si l’on avait mis Wuh à mes côtés cela n’était pas pour rien, c’était son boulot.

Pour me calmer, je pensai à ma bien-aimée, et je me dis « alors Marc on l’achève cette bête russe ».

– Vous rêvez, ou vous jouez Monsieur D’Assieres ?

Le ton de sa voix était hésitant comme un homme qui crâne.

– Je réfléchissais Monsieur Karkoff, excusez-moi, mais je joue…

– Vous bluffez encore ; mais cette fois, vous ne me posséderez pas Monsieur D’Assieres. Il scrutait mon visage, qui, à l’extérieur paraissait imperturbable, mais à l’intérieur, c’était autre chose.

Par contre, Karkoff dansait sur sa chaise quand je déposai dans le pot ma, mise de 200 + 300 $,

Karkoff et Wuh suivirent le mouvement.

J’ai ajouté 1 000 $ au pot et Wuh se retira, il avait compris, prétextant les mises trop élevées pour lui.

Karkoff se leva, de plus en plus nerveux et si exaspéré qu’il en perdit son calme. Il me dit :

– Vous bluffez encore Monsieur D’Assieres ?

Avec un large sourire, je lui ai répondu :

– Quant à savoir si je bluffe ou non, c’est à vous de voir, et c’est à vous aussi qu’il appartient de continuer la partie ou non. Alors, que faites-vous Monsieur Karkoff, car je suis franchement étonné de votre attitude. J’ai toujours supposé que vous étiez un

homme de sang-froid, mais je constate à regret que de votre part ce n'est qu'une apparence, et j'en suis déçu. Peut-être avez-vous dans votre vie des coins sombres à dissimuler ?

Là, j'ai eu l'impression qu'il allait me sauter dessus. Mais il se reprit et me dit :

– Monsieur D'Assieres, je serai franc avec vous, comme un homme d'honneur.

– Monsieur Karkoff, cela m'étonnerait de votre part, et vous m'offensez en parlant d'honneur, votre parole pour moi, n'a aucune valeur. Les règles du jeu, vous nous les avez imposées, et dès le début. Néanmoins, je vous écouterai avec attention Monsieur Karkoff.

– Voilà, me dit-il d'une voix doucereuse, afin de voir votre jeu, je fais le tapis.

– Mais de combien disposez-vous ? Je vous écoute Monsieur Karkoff ?

– De 2 100 $.

– Cela n'est pas assez.

Je le sentais venir avec ses grands sabots.

Moi, lui dis-je, je dispose en disponible, inclus ma réserve, d'environ 14 000 $ et vous de 2 100 $, il vous en manque donc 11 900 $. C'est dommage pour vous Monsieur Karkoff, mais je suis à votre disposition, et j'attends de votre part une éventuelle proposition.

– Un chèque vous conviendrait-il ?

– Non, Monsieur Karkoff, cela n'a aucune valeur, et une reconnaissance de dettes encore moins.

Karkoff avait perdu de sa superbe, il était confus et humilié.

J’ai gardé le silence. Cela ne me déplaisait pas du tout de laisser Karkoff en suspens, il fallait le mettre à bout.

– Je réfléchis Monsieur Karkoff, en tant qu’homme, je serais toutefois disposé à accepter de votre part une reconnaissance de dettes majorée de quinze pour cent.

Mais, oui il y a un « mais », celle-ci devra être écrite de votre main, et rédigée comme je l’entends. Avec au bas, la signature de trois témoins.

Pendant quelques minutes, le cosaque réfléchit en silence, moi, je le regardais tout simplement avec un sourire un peu ironique. Ce silence était lourd et remplissait la salle où nous nous trouvions.

D’une voix à peine perceptible, Karkoff me dit :

– Je suis d’accord et j’honorerai celle-ci. N’ayez aucune crainte Monsieur D’Assieres.

– Mais je n’en ai aucune Monsieur Karkoff. Payez, vous la paierez de toute façon.

J’ai fait signe au chef de salle, qui se précipita aussitôt vers moi, et je lui ai demandé du papier blanc. Il me l’apporta rapidement.

– Êtes-vous prêt et conscient de ce que vous allez faire Monsieur Karkoff ?

– Oui, je suis prêt.

Et j’ai commencé, en lui dictant la reconnaissance de dettes, rédigée ainsi :

« Je soussigné, Sergeï Karkoff, colonel de l’Armée russe (URSS), Attaché d’Ambassade de l’URSS à Tokyo, reconnais par la présente devoir la somme de 13 685 $, incluant quinze pour cent d’intérêt, à titre de dettes de jeux au lieutenant de Corvette Marc D’Assieres.

La somme mentionnée dans la présente, devra être réglée dans les trente jours à dater de la présente, à défaut elle sera transmise à qui de droit ».

Au bas de celle-ci les trois témoins vinrent apposer leurs signatures.

Pendant tout ce temps, Wuh me regardait en coin, mais j'étais en train de transpirer les sueurs de la mort.

Les mains de Karkoff tremblaient et il semblait très hésitant. (Moi aussi).

– Tout est-il en ordre pour vous Monsieur Karkoff ?

Il resta silencieux.

– Achevons-nous la partie, ou arrêtons-nous ici ?

Il hésitait toujours, le silence et la tension étaient forts, même très oppressants.

J'avais l'impression que mon adversaire transpirait, quand il dit « DA » en marmonnant quelques mots en russe, surtout quand il déposa la reconnaissance de dettes sur le pot.

Prenant celle-ci dans ma main, j'ai déposé ensuite, tous les jetons en ma possession sur le pot, en disant :

– Tapis !

Immédiatement, Karkoff demanda à voir mon jeu, et en apercevant celui-ci, il ne dit pas un mot, mais devint blême, comme si son sang avait disparu, et il jeta ses cartes sur la table.

J'avais compris, que grâce à ces manipulateurs de cartes, Karkoff était à genoux, déplumé de 9 400 $ plus 13 685 $ de dettes, il était coincé et menotté. Furieux, il se leva et désigna Wuh et lui dit :

– Vous êtes un tricheur ! Il devint menaçant et agressif.

– Mais Monsieur Karkoff, est-ce une habitude dans votre pays d'accuser et de condamner quelqu'un sans preuves ?

– Non, Monsieur D'Assieres, mais cet homme triche.

– En avez-vous la preuve ?

– Non, mais ses lunettes, sont-elles vraies ou fausses ?

– Et bien vérifiez vous-même, et Wuh lui tendit ses lunettes et le cosaque les vérifia en s'excusant.

– De par votre attitude Monsieur Karkoff, je comprends maintenant pourquoi, les cosaques sont toujours à cheval lors des attaques.

– Nous nous reverrons Monsieur D'Assieres.

– Je l'espère bien Monsieur Karkoff ! Mais à sa façon de me regarder, il avait compris, ou il supposait qu'il avait été arnaqué.

Et surtout que s'il n'honorait pas la reconnaissance de dettes qu'il avait signée envers moi, sa carrière serait très vite terminée.

Cette partie avait été menée de bon train, elle avait duré deux heures quinze.

Avant de m'en aller, j'ai pris un verre au bar, et à ce moment, j'ai compris que le chef de salle faisait partie de l'équipe. J'ai réglé ce qu'il y avait à régler ; il me restait en poche environ 11 000 $, moins les 2 500 $ prélevés, donc 8 500 $.

Le chef de salle me fit signe que l'on me demandait au téléphone. C'était Armand, et il me dit :

– Je suis au courant mon coco, du beau travail. Comment te sens-tu ?

– Je suis crevé mon ami, que dois-je faire avec les 11 000 $ qui me restent ?

– Tu donneras à Liem 2 500 $, qui me les remettra, 2 000 $ pour le gros et la même chose pour Wuh.

– Et le reste Armand ?

– Tu ouvres un compte personnel dans une banque, cela te servira un jour.

– Mais Armand, 4 500 $, c'est une somme.

– Et alors ? me dit-il.

– Oui mon vieux.

– Alors donne une partie à Liem, et pour le reste fais comme je te l'ai dit, salut ma biche, à demain et il raccrocha.

Nous sommes sortis de l'établissement aux environs de vingt-trois heures quinze, cet argent ne m'intéressait pas outre mesure, j'ai donné 500 $ à Liem, ainsi que ce qui était prévu pour Wuh et l'homme aux bijoux, pour qu'il le remette à mon copain Armand.

– Marc, me dit Liem, tu as joué comme un pro.

– Ne te moque pas de moi, je n'ai rien fait d'autre que de recevoir les cartes que l'on me donnait, sans plus. Par contre, je me suis aperçu que Karkoff avait envers moi, des pensées de meurtre.

– Je te crois Marc, car quand il est sorti, il gueulait sur tout son petit monde.

Si Karkoff s'était distingué par son énergie à détruire les autres en les mettant à genoux, ce soir c'est lui qui était à genoux.

Mais, je savais aussi, que rien ni personne ne peuvent arrêter un homme qui veut la peau d'un autre, je m'en méfierai.

– Maintenant, Liem, reconduis-moi, je suis trop fatigué, et veille à ce que je n'oublie pas le cadeau pour Yoko.

– Ne t'inquiète pas Marc.

Étant arrivé à destination, je décidai de faire la surprise à la femme que j'aimais. Je mis tout doucement la clef dans la serrure, en ouvrant la porte sans bruit. Yoko était assoupie sur le divan. Je me suis mis à genoux, en la regardant, mon cadeau dans la main, j'attendis qu'elle se réveille. Elle était si belle, que j'en bavais. Elle sursauta en se réveillant, elle sourit, m'embrassa, et me dit :

– Je l'ai ressenti de suite quand tes yeux se sont posés sur moi, mon aimé.

– J'ai un petit cadeau pour toi, mon épouse, tiens.

Elle s'empressa d'ouvrir le paquet contenant l'écrin et les bijoux.

– Oh, dit-elle.

Ses beaux yeux, s'agrandissant de façon démesurée, allaient des bijoux à mes yeux, et elle me sauta au cou, en me disant :

– Tu es fou ?

– Oui, cela je le sais depuis longtemps, mais ce cadeau te convient-il ?

– Oh oui, mon époux, mais ce ne sont pas des bijoux ordinaires, ils doivent avoir une histoire, mais je ne sais pas laquelle. Tu es fou mon amour.

– Oui de toi ma belle !

– Ils sont merveilleux, et les perles aussi.

– Mais mon épouse, la plus belle des perles c'est toi.

En se blottissant dans mes bras, elle me dit :

– Moi aussi, j'ai un cadeau pour toi, j'espère qu'il te plaira tout autant qu'à moi.

Yoko se leva, plongea sa main dans son corsage, et en retira un petit écrin.

Me voyant étonné, elle me dit :

– Je l'ai dans mon corsage pour ne pas l'oublier, et elle me donna son cadeau.

J'ai ouvert l'écrin, celui-ci contenait une chevalière en or où était sertie une pierre bleue.

– J'ai choisi ce bijou, parce que la pierre avait la couleur de tes yeux, et que cette pierre a la particularité de changer de reflets, comme tes yeux mon amour, selon ton humeur.

Yoko se saisit de ma main gauche et enfila la chevalière à mon doigt.

– Regarde mon époux, comme les reflets sont beaux !

Elle prit les bijoux que je lui avais offerts.

– Mets-les sur moi, mon époux.

Dès qu'ils furent placés, elle se dirigea vers le miroir.

– Oh, qu'ils sont beaux, fins et élégants, regarde, me dit-elle en faisant glisser son kimono.

Suis-je belle à tes yeux ?

– Non, tu es merveilleuse.

Et nue devant moi, elle insista pour savoir comment il m'avait été possible d'acquérir de tels bijoux. Et je lui ai raconté dans les grandes lignes, ce que la dame du bijoutier m'avait dit. Pendant que je lui expliquais, Yoko avait pris mon visage entre ses mains, et son regard dans le mien, elle me sondait.

Elle me regardait d'un air apeuré.

– Mais qu'y a-t-il mon épouse ? Elle mit son index sur mes lèvres, comme pour me dire écoute !

– Te souviens-tu du jour de notre rencontre mon époux ?

– Comment pourrais-je l'oublier mon épouse ?

– Écoute, ajouta-elle, je suis sérieuse et je dois te le dire. Jusqu'à présent, je n'ai pas osé te le dire, mais par ce que tu viens de me faire savoir, je ne peux plus me taire, même si tu me prends pour une folle. Par ton regard, j'ai été troublée, au point d'être nue devant toi, il m'était impossible de te cacher quoi que ce soit, tu visitais même mon âme, et à un certain moment, j'ai eu peur, me disant qu'il me serait impossible de te résister.

Et ce qui m'impressionna le plus, c'est que ta présence m'imprégnait complètement, et de plus j'avais l'intime conviction, que je te connaissais depuis longtemps, et que même avant que je ne fasse ta connaissance, tu étais déjà en moi. Oh mon amour, ce fut pour moi extraordinaire, même avant que tu ne me dises « bonsoir Mademoiselle », tu étais droit comme un I, tu étais si embarrassé et désemparé. Et pourtant déjà, je savais que tu serais à moi et moi à toi !

En me le disant, Yoko frissonnait.

– Tu n'es pas fâché ? me demanda-t-elle.

– Pourquoi le serais-je, mon épouse, puisque sans avoir le courage de te l'avouer, j'étais dans le même état que toi, et sache aussi que tu es la première femme à laquelle je suis Attaché, et j'en suis heureux. En fait, et je t'en prie Yoko, ne me prends pas pour un fou, mais, j'ai toujours supposé que notre rencontre n'était pas le fruit du hasard, mais

qu'elle était prévue. Qu'il nous était impossible de ne pas nous apercevoir et ne pas nous reconnaître.

Yoko laissa couler ses larmes sur son visage, et m'embrassa tendrement.

– Chaque fois que nous nous séparons, me dit-elle, j'ai peur de ne plus te revoir mon époux, mon cœur est toujours dans l'angoisse et je me languis de toi, j'ai besoin de toi Marc, j'ai besoin de te sentir, te voir et il m'est nécessaire de te toucher, Oh mon amour, je suis remplie de toi et je t'aime de tout mon cœur. Marc, tu me rends folle, je parle et je raconte, et toi tu es toujours en habits. Pardon ! Mets-toi à l'aise, je vais te préparer un saké, comme tu l'aimes.

Je me suis mis à l'aise, et je me suis assis sur le divan. En attendant le saké, je jubilais rien qu'en pensant à la tête de Karkoff, mais je savais aussi que ce n'était pas un homme à en rester là, l'arnaque lui resterait sur l'estomac.

Ah, mon rêve et mon saké réapparaissaient, elle déposa délicatement le bol sur la petite table, et me dit :

– J'ai envie de le boire avec toi.

J'ai pris délicatement le bol entre mes doigts en le présentant à ses lèvres, elle en but une petite gorgée.

– Wouah, brrr, fit-elle en frissonnant.

– Mais, tu as mis de la dynamite dans ce breuvage ?

– Oh, si peu ! me dit-elle en souriant.

Pourtant, le moins que l'on puisse dire, c'était que celui-ci était franchement détonnant. Puis j'ai remarqué que celle que j'aime me massait les chevilles et la plante des pieds.

– C’est étonnant, me dit-elle, la peau de tes pieds est aussi douce que celle de tes mains.

Son massage, prenait une tout autre allure, en remontant vers mes mollets et mes genoux. Ses doigts si doux se baladaient sur ma peau tel un virtuose du piano sur son clavier. Je l’ai laissée agir à sa guise, je savais que mon temps viendrait et que je devrais répondre à ses avances.

Ses mains remontèrent mon torse, elle se redressa et posa son visage sur celui-ci en frottant son nez dans mes poils. Sa respiration en devenait saccadée, je l’ai attirée contre moi.

– Enfin, mon époux !

Et notre nuit d’amour débuta. Et sans hâte afin de nous reconnaître, nous avons pris le temps nécessaire, à faire mieux même aux endroits les plus cachés,

Nous nous sommes endormis, et quand je me suis réveillé, mes pensées furent immédiatement guidées sur ce que l’on me demandait de faire. J’étais conscient de ma fragilité, dans ce monde où je voyageais, où tout était dissimulé, et étant arrivé dans la partie d’un parcours dangereux, l’angoisse me saisit.

Car, j’étais tout aussi conscient qu’après un périple aussi intense avec Karkoff, celui-ci à un certain moment déclencherait les hostilités et qu’inévitablement elles seraient à hauts risques, et que tous dès à présent savaient qu’un plan avait été déclenché et que j’étais désigné pour cela. Mais, cela ne me rassurait pas du tout, mais alors pas du tout.

Ce n’était pas du tout mon style, mais avais-je le choix ? Non !

J’avais simplement à exécuter les ordres.

Yoko dormait paisiblement à mes côtés, accrochée à moi de façon acrobatique, comme si elle avait peur que je ne parte.

– Mmm ! Tu es là ?

– Mais oui mon épouse, où irais-je, tu es accrochée comme une pieuvre, tes tentacules m'entourent de toutes parts, il m'est impossible de bouger.

Elle me donna une claque sur la fesse.

– Méchant ! Cela te dérange que je te tienne ainsi ?

– Mais non, ma belle, mais je ne comprends pas comment il t'est possible de dormir dans cette position ?

Elle se pressa tout contre moi, toute câline et aussi chaude qu'une braise. Et ensemble nous sommes repartis dans le chemin que nous recherchions.

Mercredi huit heures quinze, la sonnerie du téléphone retentit. Je me demandai quel était le dingue qui appelait si tôt. Bien sûr, c'était Armand.

– T'es fou Armand ?

– Non, me dit-il, mais j'en connais un qui est fou, mais de rage, et il est dans tous ses états, parce que tu lui as pris son caleçon hier soir. C'est du bon boulot mon pote !

– Mais Armand, je n'ai rien fait d'autre que de jouer avec les cartes que l'on me donnait, et je t'en prie, arrête tes compliments, tu sais que je n'aime pas cela.

– Je ne t'en fais plus mon ami, sache aussi que l'Attaché en a pris plein les gencives, et dès à présent, il te laissera tranquille.

– J'en doute fort Armand, car je le connais bien, il a la rancune tenace et je suis même certain que cela retombera sur moi.

– Ne t'inquiète de rien Marc, laisse-le dire et fais l'imbécile, moi je vais m'occuper de lui. Vers seize heures, amène tes fesses au bui-bui, mais auparavant, passe chez Jo, il a des choses à te dire. Salut, et il raccrocha.

Merde, merde, cela sera encore pour ma pomme.

Yoko totalement réveillée me regardait en me disant :

– Oh ! Que je n'aime pas ton air de nounours fâché. Viens, et prends-moi dans tes bras. Et ma belle me berçait comme un bébé.

– Qui te veut encore du mal et ne cesse de te contrarier ?

– C'est toujours l'Attaché.

– Mais pourquoi ?

– Il est tout simplement jaloux de moi, simplement parce que je reçois des félicitations, et lui les réprimandes. Il m'énerve au plus haut point.

– Calme-toi mon amour, je t'en prie. Et la femme que j'aime sachant comment s'y prendre pour m'apaiser, ses baisers furent d'une extrême tendresse, cela me calma presque aussitôt.

Dorloté, et apaisé, Yoko se leva et se dirigea vers la cuisine, en me demandant :

– Des œufs, cela te convient mon époux ?

– Oui sur le plat s'il te plaît. Je me suis péniblement levé, j'étais vidé, pas pour cette nuit, mais par la tension de la veille.

En traînant la savate, j'ai pris place à table, Yoko m'avait préparé les œufs à l'Anglaise comme je les aime (tiens me dis-je comment pouvait-elle le savoir ?) Afin de remettre en place ce qui me servait

de cerveau et de me réveiller, j'ai bu cinq à six tasses de café, et nous avons mangé de bon appétit. J'ai remarqué, que nous étions nus, et je me suis mis à rire, et ma belle en fit tout autant. Je me suis levé, et je l'ai prise dans mes bras… Tu es comme tu es, mon amour, et je t'aime comme cela, ni plus ni moins.

L'heure étant arrivée, je devais me rendre à l'Ambassade, nous nous sommes embrassés en ayant toujours aussi de difficultés à accepter la séparation.

– Reviens-moi vite mon époux, après ton départ, je téléphonerai à ma tante pour lui faire part du cadeau que tu m'as offert.

DEUXIÈME CHAPITRE

Rapport Ambassade
Au J.O.W
Au bui-bui
L'artiste faussaire

En arrivant à l'Ambassade, j'ai aperçu René qui sortait de son bureau. Celui-ci me fit signe de venir vers lui, et me fit entrer dans son bureau. Et en s'asseyant, il me dit :

– Je ne sais pas ce que tu as pu faire à l'Attaché, mais hier après ton départ, il y a eu des cris, cela a crié très fort. Mais depuis lors, il est très calme et beaucoup moins hargneux. J'en profite pour te dire qu'il t'attend.

– J'y vais René, et pour toi comment cela va-t-il ?

– Oh, le même train-train.

J'ai ressenti de la part de René, comme de la méfiance envers moi.

Qu'elle ne fut pas ma surprise, quand la porte du bureau de l'Attaché s'ouvrit et que je fus accueilli par celui-ci.

– Comment allez-vous Monsieur D'Assieres ?

– Très bien Monsieur l'Attaché !

Pour le voir de façon aussi amicale, on lui avait sûrement tapé sur le bout des doigts.

– Vous avez effectué du bon travail, l'on m'en a fait part ce matin, toutes mes félicitations.

J'en fus tellement étonné, que je me suis demandé s'il ne voulait pas se donner bonne conscience, pour tous les affronts que j'avais eus à subir de sa part.

Je lui ai exposé les faits et résultats de la mission qui m'avait été confiée. Je lui dis presque tout, enfin, ce qu'il pouvait savoir.

– Bravo Monsieur D'Assieres, je savais que l'on pouvait compter sur vous. À propos, ajouta-t-il, vous avez un compte ouvert pour vos missions à votre disposition, sans limite de montants.

J'avais compris, que celui-ci avait été mis en demeure de me laisser en paix, afin d'effectuer mes missions comme je l'entendais. Je l'ai remercié et après l'avoir salué, je suis allé en direction du bureau de René.

Je lui ai fait la remarque, que j'avais ressenti de sa part de la méfiance envers moi, et que je ne comprenais pas cette attitude, car j'avais toujours et en toutes circonstances pris sa défense.

– Alors, pourquoi m'as-tu considéré comme si j'étais un adversaire ?

Mon attaque fut prompte, il en a été surpris et en fut mal à l'aise. Il me bredouilla des excuses.

– Tes excuses ne me suffisent pas René, j'ai besoin d'en savoir plus !

– Ne me juge pas Marc, mais j'ai peur !

– De quoi René ?

– De l'Attaché, Marc, moi, je ne suis pas aussi fort que toi, je dois encaisser toutes ses erreurs. Non

seulement, j'ai peur de l'Attaché, mais de perdre ma place.

Il me menace toujours et il me met le couteau sous la gorge, j'en suis arrivé à me méfier de tout et de tous. Toi Marc, tu as l'estomac, mais moi je suis devenu un froussard. Par moments, je me considère comme un incapable.

– René, arrête tes conneries, allez viens je t'invite à dîner, et il a accepté.

En sortant de l'Ambassade, nous avons pris la direction de l'établissement à quelques centaines de mètres.

Chemin faisant, nous avons discuté de choses et d'autres, et René me donna l'impression de se détendre en marchant. Nous nous sommes installés à la terrasse.

Tout en commandant un menu, il sortit de sa réserve et me dit :

– Marc, tu es quand même culotté, pour oser arnaquer de gros poissons. Tu voyages parmi la pègre et les malfrats, et pourtant, tu ne me donnes pas l'impression d'avoir peur !

– Mais bien au contraire René, j'ai peur comme tout le monde, mais je fais de mon mieux pour la maîtriser, afin de mener les choses à bon port, rien de plus.

– Marc, je me souviens de toi, quand tout au début nous étions à bord, et le « Pacha » était une peau de vache. La discipline était de fer, toi tu as encaissé sans broncher. J'avais souvent pitié de toi, et je me disais que tu ne tiendrais pas le coup.

Mais à te voir maintenant, je me rends compte que je me suis trompé à ton sujet. Marc tu es devenu,

comme ils te voulaient, une machine dure et impitoyable, et le comble c'est que cela te va bien. Tu m'as toujours étonné et tu m'étonneras toujours.

J'ai déduit des paroles prononcées par René deux choses : je ne l'avais pas compris, pour l'avoir mal jugé et celui-ci avait tout simplement besoin d'aide.

– René, lui dis-je, je vais discuter de ton cas avec Armand, il aura pour toi, certainement une solution. Et nous nous sommes séparés vers quatorze heures vingt.

Liem m'attendait un peu plus en avant de l'Ambassade.

– Où allons-nous ?

– Chez Jo !

Arrivé au J.O.W, Jo me fit signe de m'installer à la table où j'avais l'habitude de me mettre. Et j'ai constaté que pour l'heure, il y avait déjà assez bien de monde.

Jo apporta une bouteille de vin et deux verres, il s'installa et avait sur le visage un large sourire, il me dit :

– Mine de rien, Marc, tu l'as bien ferré ce requin de Karkoff, tu lui en as mis plein la…

– Arrête Jo, tu sais très bien que tout était préparé d'avance. J'ai tout simplement fait semblant de jouer, rien de plus.

– Marc, ton problème c'est que tu as toujours tendance à te sous-estimer, mais il n'empêche que tu l'as mis en boîte définitivement. Car avec la reconnaissance de dettes qu'il a signée, il a peur et si malencontreusement cela arrivait aux oreilles de son supérieur, il le paierait très cher, il serait bon pour la Sibérie.

Armand t'attend avec impatience au bui-bui avec ce document, afin d'en faire une copie ! Et Jo jubilait en me le disant :

– Et cet imbécile il l'a signé !

– Et oui Jo.

– Ce que je souhaite te dire Marc, c'est que Wuh, lors de cette partie a été impressionné par ton sang-froid.

– Peut-être Jo, mais moi, l'eau me coulait dans le dos, parce que quand Karkoff se met en rogne, il n'est pas beau à voir, ses réactions sont imprévisibles et toujours violentes.

– Pour cela, je n'ai pas peur Marc, je sais que tu peux te défendre.

Et revoilà Jo reparti dans son gros rire d'ogre, puis nous nous sommes séparés.

Dehors, en compagnie de Liem, nous avons pris la direction du bui-bui, où Armand attendait.

Armand en compagnie de Wuh était au fond de la salle ainsi que le gros aux bijoux et le géant, le patron du bui-bui. Celui-ci se leva et me fit l'accolade comme à un ami de longue date. Je ne comprenais pas l'attitude de respect qu'il avait envers moi, le pourquoi de tant d'effusions de sa part, non je ne comprenais pas cet homme si fort.

Entre ses mains, je ne tiendrais pas deux secondes, je ne vaudrais pas plus qu'une chiquenaude, il me casserait la tête comme une noisette.

– Nous nous connaissons tous ! dit Armand.

J'ai pourtant remarqué qu'à une table dans le coin, il y avait un homme solitaire que je ne connaissais pas. Devant lui, sur une table étaient déposés, papier, encres et plumes… et lui qui était-il ?

– Lui, me dit Armand, c'est l'artiste.

– Quel genre d'artiste ?

– C'est un faussaire. Donne-moi la reconnaissance signée par Karkoff et les témoins.

Je la lui ai tendue et Armand l'a prise avec son mouchoir. Il la déposa sur la table devant l'artiste, qui lui, avait les mains gantées. L'artiste regarda attentivement celle-ci en la retournant en tous sens, quand un grand sourire apparut sur son visage.

Il discuta avec Wuh. Peu après, il fouilla dans son barda qui était devant lui, en choisissant une feuille de papier. Wuh nous dit que l'artiste ne voyait aucun problème ni difficulté, tant pour le papier, l'encre et l'écriture.

– Ai-je bien compris Wuh ?

– Et bien oui, Marc, l'artiste est un faussaire de génie, et il est là pour concevoir de fausses reconnaissances de dettes plus vraies que l'originale.

J'ai probablement regardé Armand d'un air ahuri. Il me dit :

– Attends mon vieux, quand il aura fini, je te défie de faire la moindre différence entre l'originale et la fausse.

On nous servit entre-temps des boissons, et dès que celles-ci furent sur la table, ils éclatèrent de rire. Je les ai regardés parce que je ne comprenais pas le pourquoi de leurs rires.

– Marc, me dit Wuh, vous êtes le chouchou du patron de la boîte, et ils se remirent à rire, en ajoutant :

– Nous, nous buvons le saké dans des bols ébréchés, mais pour vous, il a sorti la belle vaisselle. Et force m'était de constater, qu'ils disaient vrai, la seule chose que j'ai pu me dire « Pourquoi cela ? »

– Marc, cet homme exprime ainsi le profond respect qu'il a pour vous, et ça du simple fait que vous l'avez accepté en le respectant tel qu'il est, sans plus. Marc, vous vous êtes fait un ami fidèle, parce qu'en vous Marc le respect des autres n'est pas forcé, mais naturel, et votre air sympathique, vous ne le forcez pas, il est, lui aussi naturel. En fait, vous avez en vous un karma extraordinaire. Vous aimez l'être humain et dans votre vie, vous vous en apercevrez.

Entre-temps, « l'artiste » avait terminé ce qu'il avait à faire, et présenta son travail à Wuh, qui le vérifia en tous sens. Il en fut satisfait, et me remit les deux documents en mains, le vrai et le faux. Même avec la loupe, il m'était impossible de les différencier.

– J'ai légèrement écorné l'original que je garde, me dit Armand, et au moment opportun, je te le rendrai. Et si Karkoff te met des bâtons dans les roues, il en sera pour ses frais, et il ne s'apercevra de rien.

L'artiste en établira une seconde, ce type est un ancien faux-monnayeur me dit Wuh.

Ensemble nous avons bu un verre ou deux, et vers dix-huit heures quinze, j'ai téléphoné à Yoko pour dire que j'arriverai vers dix-neuf heures.

– Ne tarde pas, me dit-elle !

– Ah ! L'amour ! me dit Armand, en se moquant un peu de moi.

– Wuh ajouta : profites-en.

Je les ai salués, et au moment de m'en aller, l'ours polaire me refit l'accolade. Dans ses bras je ne valais guère mieux qu'un fétu de paille.

Arrivé chez nous, je vis Yoko dans l'entrebâillement de la porte. Elle m'attendait, et dès qu'elle m'aperçut, me sauta au cou, mais en sautant

ainsi, elle me fit perdre l'équilibre. Afin de ne pas m'étaler, je me suis retenu de la main gauche au chambranle de la porte, en tirant fortement (peut-être un peu trop) avec mon bras.

Je me suis propulsé vers l'avant et par ce choc, Yoko lâcha prise, et vlan voilà ma bien-aimée les quatre fers en l'air. Mon élan était trop fort, j'allais tomber sur elle en l'écrasant. Afin d'éviter ce massacre, je fis un roulé vers la gauche et je me retrouvai sur le dos, avec un pied sur la table et l'autre coincé dans les barreaux de la chaise.

Un peu abasourdi, je me suis retourné dans sa direction, elle était tout étonnée du résultat de sa précipitation. Nous nous sommes regardés et nous avons éclaté de rire. Mais mon pied était coincé ; elle m'aida à me débarrasser de cette chaise, et je me suis redressé. Puis elle me prit dans ses bras, mais avec moins de précipitation.

– Mon époux, tu es fort, et tu n'es pas toujours conscient de ta force ! et en me tâtant les muscles, elle me dit :

Il faut nourrir tout cela. Tu as certainement faim ?

– Oh oui mon épouse, après autant d'émotions, cela creuse.

Yoko se dirigea vers la cuisine, et s'activa. Pendant ce temps je me suis mis à l'aise. Et si j'étais affamé, c'était surtout d'elle, car la femme que j'aime avait sur moi une ascendance irrésistible, mais entre nous ce n'était que réciprocités et c'est peut-être pour cela que nous nous aimions au-delà de toutes convenances ?

Quand le repas préparé fut posé sur la table, prêt à être consommé, nous nous sommes assis. Elle me dit :